



LE CAHIER DU CHANTIER



FRANC-MAÇONNERIE & SOCIÉTÉ

Réflexions
Propositions
Actualités



Un long fleuve tranquille.

Sommaire

P. 5 – **Éditorial**, Bernard OLLAGNIER

P.7 – **TRIBUNE** – **Confiance ou défiance : que choisir ?**
par Yves BOMATI

P.11 – **LES 18H30 PILE !**
Philippe GABIOT rend compte des réceptions de
Céline PINA, Perrine SIMON-NAHUM, Yves BOMATI

P.19 – **RÉFLEXIONS** – **L'éthique et la colère,**
par Claude GARRIGUE

P.23 – **CÔTÉ CULTURE** avec Michèle GAUTARD



Ciné, cinoche, cinéma



Cour, jardin



Bouquin Book - Bazile Charras

P.33 – **AGENDA, FM&S**

Thème 2021 – 2022
UNITÉ ET DIFFÉRENCES



L'arbre cache-t-il la forêt ?

Bernard OLLAGNIER

Président de FM&S

CONSTRUIRE UN PROJET

En cette période d'élection présidentielle et de tension internationale, la raison de même que la mise à distance semblent cruellement faire défaut. L'invective, la colère et les passions tristes occupent les médias, voire les esprits, alors que nombreuses sont les voix de calme et de sagesse. La joie d'une victoire olympique ne pèse pas lourd face à un fleuve impétueux charriant les fausses informations et les mots oubliés du racisme comme de l'antisémitisme. Une fois ce constat dressé, quelle position, quelle réflexion faire valoir par une expression forte et dérangeante dans le concert des promesses et de la démagogie ?

Francs-maçons ou non, un très grand nombre de citoyens regarde le spectacle proposé avec une lassitude entraînant l'abstention, mais aussi avec une impatience de voir enfin traiter leurs préoccupations nationales et internationales. D'autres, minoritaires, expriment leur dégoût, leurs irritations et leurs incompréhensions dans des manifestations plus ou moins violentes, par un "convoi de la liberté succédant aux gilets jaunes. Certains n'hésitent pas à nous prédire une guerre civile, au son du muezzin ou au parfum du Faubourg Saint-Honoré.

L'unité des francs-maçons, de ceux et celles qui se reconnaissent "comme tel", au-delà des obédiences, devient une urgence pour appeler les profanes et les francs-maçons à construire puis à proposer un véritable Projet démocratique, républicain et humaniste. Un Projet de transformation de la République, sans avoir besoin de fonder une énième République. Ce pourrait être un Groupe Liberté et Fraternité qui se mette au travail sans que chacun renie ses convictions, mais avec la force de surmonter les différences afin de dresser une rénovation architecturée sur les réalités de la civilisation numérique, sur l'urgence du changement climatique et sur le besoin d'espoir spirituel.

Cette perspective esquissée ici peut mobiliser des réflexions, des énergies et des forces afin que notre pays vive non plus dans l'angoisse et l'affrontement, mais dans un espoir réel d'avenir où l'humain retrouve sa place au centre du cercle. N'est-ce pas conforme à l'idéal, à la méthode, aux vertus et valeurs de la franc-maçonnerie ? Interrogeons nos engagements pour enfin oser prendre l'initiative, à l'instar de nos anciens de 1881 ou de 1901. Références toujours d'actualité Être debout pour travailler au bonheur de l'humanité et au mieux-être de notre pays.



De l'image à la réalité. Impressions. Interprétations.

Confiance ou défiance : que choisir ?

par Yves Bomati



"Croire ou ne pas croire ?" Voilà la question.

Oui mais, peut-on aujourd'hui avoir foi en une information tant les nouvelles conditions de la parole - publique ou privée - ont évolué. Peut-on avoir confiance lorsqu'on se sent épié, cerné, accablé par les stratégies commerciales ou politiques, les intrusions dans sa vie privée par des moteurs dits de "recherche", terrible recherche faite par des robots qui enferment encore plus l'être dans une définition mercantile ? Cette confiance, la crise du Covid-19 dans laquelle se débat le monde l'a d'ailleurs bien émoussée en permettant que débarquent ces kyrielles de bavards bombardés experts par une presse avide de parler de sujets qu'elle ne connaît pas. L'important n'est-il pas d'occuper l'espace-temps par un déballage de "vérités" maintes fois assénées et démenties le jour d'après ? La vérité serait-elle désormais rangée au niveau des marques de jambon ou de lessive ? L'important serait-il aujourd'hui d'émettre le plus vite possible une opinion avant que quelqu'un d'autre n'en trouve une autre, encore moins éprouvée, moins réfléchie, moins documentée. Aujourd'hui, on n'a plus de temps sauf pour dire n'importe quoi !

Pour qui veut réussir dans les médias et influencer sur l'opinion publique, il existe plusieurs portraits-types de l'expert bavard :

- Paraître assuré de ce que l'on avance,
- Ressembler au premier venu pour que chacun puisse s'y identifier,
- Ne pas paraître trop sérieux car, comme chacun le sait, le sérieux est "ennuyeux" et risquerait de faire baisser l'audience,
- Se distinguer des autres.

Résultat : on a droit au rébarbatif mais pas trop, au pseudo-scientifique qui, passant sa vie sur les plateaux de télévision, n'encombre guère les hôpitaux pour se renseigner, au pessimiste qui, voyant tout en noir, évite de se tromper et, parfois, au monsieur ou madame je-sais-tout. Chacun remplit sagement sa fonction, mais tous ont un point commun : ils savent parler en public, faisant de l'aisance à l'oral une dictature. A bas, les hésitants, les indécis devant une réalité qui échappe, les chercheurs teigneux : ils ne seront pas invités !

Comment dans ces conditions se fier à qui que ce soit alors que ceux qui savent se gardent bien d'être péremptoires et sont si peu éligibles au grand jeu des médias car ils sont modestes. Ce sont pourtant ces gens-là qu'une minorité, hélas, aimerait mieux connaître et prendre le temps d'entendre. Mais la minorité, qui s'en préoccupe ?

Nos scientifiques trop médiatisés ressemblent à nos hommes politiques qui servent la soupe à qui veut la boire. À quand un homme politique qui ne respecterait pas les codes que le marketing politique et les spécialistes de l'image lui imposent avec leurs costumes non rayés, bleus surtout, ces lunettes étudiées pour apaiser le visage, ces dents bien rangées, ces gestes appris lors d'un *média training* semblable pour tout le monde ? Comment avoir confiance lorsque l'on sait que tout est trafiqué, construit, détourné, que celui ou celle que l'on a devant soi est peut-être une marionnette, fixant ses yeux sur des textes défilant devant lui, textes rédigés par d'autres que lui, politiquement réécrits, corrigés vingt fois afin que rien ne dépasse et surtout pas la vie ? Avec le soupçon, l'art du mensonge s'est infiltré dans nos démocraties au point de faire douter les plus démocrates d'entre nous. A qui la faute ?

Le monde a changé. Au XVII^{ème} siècle, Pascal pouvait encore écrire : « *L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps et cet empire est doux et volontaire. Celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde mais la force en est le tyran.* » (*Pensées diverses - Laf. 665, Sel. 546*). Si cette *Pensée* pouvait faire des adeptes jusqu'au milieu du XX^e siècle, notre époque appelle aujourd'hui à sa réécriture. En effet, l'opinion s'est peu à peu affirmée autrement grâce aux moyens de diffusion qui lui ont été données. Le résultat est évident en ce premier quart du XXI^e siècle : l'union entre opinion et pouvoir est manifeste, l'un ne pouvant plus se passer de l'autre. Il n'y a plus de roi et de reine mais deux entités intimement liées.

Et c'est bien là que "gît le lièvre" : *hic jacet lepus*, comme disaient les Anciens. L'opinion n'est plus aujourd'hui le fait de l'air du temps mais plutôt le produit de quelques acteurs, habiles à jouer des réseaux sociaux dont ils se servent parfois, non pour informer, mais pour conduire la pensée d'autrui, le désinformer au besoin, afin de faire triompher leur idéologie ou de promouvoir leur produit. Le pouvoir est ainsi donné sans gage de vérification ni d'éthique à des individus plus soucieux d'imposer une opinion que de jouer le jeu de la démocratie, c'est-à-dire la confrontation des avis. Le langage s'en trouve confisqué par une minorité qui, par l'écho médiatique des technologies, peut faire croire qu'elle est fournie et qu'elle représente la majorité. L'antidémocratie est au bout de la rue lorsque, dépassant le produit, ces "influenceurs" s'attaquent au substrat de notre société, aux grandes questions du vivre-ensemble.

Le pouvoir-roi ne peut plus alors considérer cette opinion comme un *outsider*, mais doit s'y associer en lui donnant un espace qu'il espère circonvenir - pari hasardeux - tenté qu'il

est lui-aussi d'utiliser ces mêmes outils au risque de sanction car, surveillé de toutes parts, il constitue une cible unique alors que les influenceurs sont multiples, protéiformes voire insaisissables juridiquement.

Cette mutation de l'opinion aurait pu être profitable à la démocratie si elle n'était pas trop souvent le fait de manipulateurs. Entre une opinion fondée sur des faits et des sources multiples et une opinion lancée sans précaution, comment un peuple dont l'éducation à la vérification n'est pas avérée peut-il faire la différence ? Pour effectuer ce tri entre le bon grain et l'ivraie, il faut du temps, de la recherche et un esprit critique aiguisé.

Sans accuser les réseaux sociaux - dont tous nous nous servons - de tous les maux, il est indéniable que, dans une civilisation où chacun peut donner son avis quelle que soit sa qualité, où le temps de la réflexion pour réagir est réduit à néant, où l'inculture et la vulgarité de langage sont les meilleurs atouts pour s'exprimer, où la structuration des réseaux sociaux ne se fait pas par la connaissance, mais par des courants d'influence, où les citations sans contexte c'est-à-dire sans racines et sans références pourront signifier le contraire de ce qu'elles voulaient dire, le temps arrivera où plus personne ne saura vraiment que penser. La vérité aura volé en éclats : certains penseront que la terre est plate, que les vaccins sont le résultat du grand asservissement des populations au même titre que le réchauffement climatique...

Quel espace reste-t-il donc à la confiance pour se réinstaller dans la mesure où son véritable ennemi est à présent la défiance ? Quelle stratégie adopter pour combattre cette nouvelle race de termites lorsque l'on sait qu'il est mille fois plus difficile de lutter contre un mensonge que d'asseoir une vérité ?

L'éducation bien sûr aux médias et à l'économie, la sensibilisation à l'éthique seraient très bienvenues pour que nous échappions à une irréversible colonisation numérique des esprits. Mais surtout la promotion d'un nouvel humanisme fondée sur la culture, le sens de l'autre et la démocratie avant que ne sombre une société trop gavée, plus soucieuse de futilités que de la défense de ses fondamentaux.



FRANC-MAÇONNERIE & SOCIÉTÉ CAHIER DU CHANTIER N° 4- Février 2022

NOS PARTENAIRES MÉDIAS



Chaque premier lundi ou mardi du mois, sauf exception pour jours fériés ou empêchements, Le Cercle FM&S se réunit en un lieu couvert pour travailler avec une personnalité sur un sujet qui s'inscrit dans le thème de l'année « Unité et différences ».

Comptes-rendus par **Philippe GABIOT**

Septembre 2021

Iran et Franc-Maçonnerie : les leçons de l'histoire

Yves Bomati est docteur ès lettres et sciences humaines, diplômé de l'Ecole pratique des hautes études (IVe section – histoire des religions). Spécialiste de l'histoire antique du bassin méditerranéen, il s'intéresse depuis plus de vingt-cinq ans au Moyen-Orient et spécialement à l'Iran. Il a publié avec Houchang Nahavandi quatre ouvrages sur son histoire dont le dernier : « Iran, une histoire de 4000 ans » aux éditions Perrin.

La prise de pouvoir récente des Talibans en Afghanistan a rebattu les cartes de la perception que l'on pouvait avoir de ce creuset bouillonnant que constitue le Moyen-Orient. A présent, l'intégrisme islamique risque de l'emporter de façon encore plus prégnante en Iran, l'allié des Talibans auxquels il apporte son soutien politique et énergétique.

Les idéaux maçonniques ont-ils encore quelque chance d'émerger dans ce pays où pourtant ils ont eu leur importance, jusqu'à la révolution islamique de 1979 ? Le chiisme duodécimain iranien se résume-t-il à l'intégrisme le plus strict ? L'Iran n'est-il régi et ne fut-il régi que par ses seules valeurs ? Une plongée dans l'histoire du pays peut en faire douter. Est-ce que, pour autant, les francs-maçons formés à l'occidental, comme ils le furent dans le passé, ont quelque chance de voir reflourir les valeurs qu'ils défendaient ? Yves Bomati était invité à répondre à ces questions après un propos liminaire qui captiva l'attention de tout le groupe des participants.

L'image de l'Iran telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui est difficile à appréhender et elle est multiple, selon Yves Bomati : l'intérêt du public, l'élection récente d'Ebrahim Raïssi, la confiscation des pouvoirs et des richesses par les pasdarans ainsi que l'alliance entre les talibans et le régime religieux, tout concourt à une image composite.

Bomati pose plusieurs questions : l'Iran se résume-t-il à l'exclusion, à la condamnation des femmes, à la loi de la charria, à la peine de mort pour les femmes adultères, les homosexuels ? Quels sont sur ces points les leçons d'histoire au regard des idéaux maçonniques qui existaient il n'y a pas si longtemps dans ce pays où 40% de l'économie appartient à l'État ?

Les Francs-Maçons iraniens

La maçonnerie iranienne a existé dès le milieu du XIX^{ème} siècle en provenance de l'Angleterre : Amir Kabir, Grand Chancelier de l'Empire sous Nader-el-Dine Shah, a créé une université qui a diffusé les idéaux et principes sociaux de l'Occident.

L'implication démocratique des Francs-Maçons iraniens venant de l'Occident s'est réalisée lors de la constitution de 1906 (les Frères Pirnia), puis par le gouvernement de Reza Shah Pahlavi avec Mohamad Ali Foroughi, Ghavam os-Saltaneh, Mohamad Mossadegh et ensuite celui de Mohammad Reza Pahlavi favorable aux Francs-Maçons avec Amir Abbas Hoveida.

La prise de pouvoir par Khomeiny en 1979 a eu pour conséquences l'interdiction de la Franc-maçonnerie Iranienne perçue comme véhiculant des valeurs occidentales et colonialistes. Et pourtant les idéaux de la maçonnerie transmis par l'Europe trouvent leurs racines dans un Iran préislamique et également dans les courants soufis de l'Islam.

Les idéaux maçonniques depuis le 18^e siècle peuvent être reconnus comme issus des religions préislamiques iraniennes arrivées en Europe via la connaissance du Zoroastrisme : célébré en France par le Chevalier de Ramsay, initié en 1730 en Angleterre, ami de Mme Guyon, la fondatrice du quiétisme français par son roman à succès, "Les voyages de Cyrus", dans lequel le Shah bénéficie des enseignements des plus sages de l'antiquité. Cette doctrine mystique du cheminement vers Dieu est née en Espagne et a été condamnée par l'Église en 1687.

L'image de Zoroastre s'installe peu à peu chez les intellectuels européens à partir du XVII^{ème} siècle, porteur d'un monothéisme cosmique fondé sur trois piliers : la Bonne Pensée, la Bonne Parole et la Bonne Action. Selon Jean-Noël Laurenti, "l'enseignement prêté à Zoroastre tendait à reconnaître un Dieu unique, et accordait une place essentielle entre deux principes : le bien et le mal (...), Zoroastre devenait ainsi une figure emblématique du déisme". Louis de Cahuzac, secrétaire du Comte de Clermont, Grand Maître de la Grande Loge de France, fut le librettiste de Jean-Philippe Rameau qui a écrit une tragédie "Zoroastre" en 1749. La lumière y triomphe.

Mozart magnifiera en 1791, le personnage de Zarathoustra dans la "Flûte enchantée" sous les traits et accents de Sarastro. Anquetil du Perron (1731-1805) traduit en Français pour la première fois "l'Avesta" en 1771.

Ces idéaux se forgent aussi grâce à Avicenne (930-1037) médecin, mais surtout théosophe. Henri Corbin livrera les trois récits avicenniens majeurs : le Récit de Hayy ibn Yaqzan (le vivant fils du veilleur), le Récit de l'Oiseau et le récit de Salâmân et Absâl où la réflexion de philosophique s'y mue et s'y prolonge en une théosophie, point ultime d'un aboutissement spirituel qui ressemble beaucoup à la recherche maçonnique de la lumière, dépouillée de tout ce qui l'empêche de briller, ce que le philosophe appelle le « dévoilement, al-kasf, soit existentiel, soit essentiel".

Le rouleau de Cyrus contenait une forme des droits de l'homme avec des principes de tolérance tel celui de "tous les peuples peuvent librement pratiquer leur religion.".

Le paradoxe est donc profond : l'Europe s'est nourrie entre autres de la pensée iranienne alors que l'Iran actuelle rejette cette pensée. Pourquoi ?

Sans doute parce que les Francs-maçons européens ont lié Franc-maçonnerie à la démocratie laïque et que cette démocratie à l'occidentale, véhiculée depuis le XXe siècle, laisse de côté ou veut ignorer la nécessaire cohabitation iranienne entre le sceptre et le turban, entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Un sujet qu'il serait loisible de développer tant ce binôme résume à lui seul toute l'histoire tumultueuse de l'Iran.

Yves Bomati après son exposé rebondira sur plusieurs questions des participants. Nous vous livrons quelques-unes de ses réponses :

- Le régime politique et religieux est comme d'autres en quelques sorte schizophrénique, certains principes ne sont pas appliqués comme la consommation d'alcool par exemple.
- Les femmes éduquées, nombreuses à l'université occupent des postes plutôt non liés à l'état et à l'entreprise comme avocate ou médecin. Certaines contestent actuellement le régime iranien.
- Les premiers Francs-maçons étaient en lien avec les derviches et le soufisme. La Franc-Maçonnerie initiatique spiritualiste a infusé dans un terreau où la chevalerie, le théisme, la lumière et l'initiation étaient présents. Néanmoins, la Franc-maçonnerie qui provient de l'Occident Anglo-saxon s'est heurté à un pouvoir religieux avec ses structures et règles
- Pour le courant chiite de l'Islam, son clergé et son guide suprême en Iran, la laïcité de l'Occident peut être mal comprise. Est-elle entendable par l'Iran ?

Octobre 2021

La République, passion gaie ou passion triste du citoyen.



Céline PINA

En octobre 2021, FM&S recevait Céline Pina, auteur d'un ouvrage de réflexion, *Les biens essentiels* (Ed. Bouquins). Titulaire d'un DEA d'administration publique, et d'un DESS de gestion des collectivités locales a occupé diverses fonctions au sein de collectivités territoriales et de l'administration. Elle fut pendant sept ans assistante parlementaire au Sénat, puis à l'Assemblée nationale jusqu'à fin janvier 2016. Elle est fondatrice de Viv(r)e la République, mouvement citoyen, laïc et républicain.

À l'aune de son dernier ouvrage, elle nous parle des passions nécessaires et essentielles pour avoir envie d'agir, comme l'a exprimé Emmanuel Macron dans son livre *Révolution* (Ex.XO) paru avant son élection à la Présidence de la République.

Céline Pina souligne en préambule que les passions sont tristes parmi les peuples gouvernés par des politiques s'appuyant sur le paradigme des statistiques et des grands nombres. La cassure sociale, fruit de ce paradigme, a été ainsi illustrée par les gilets jaunes. Certes, le Président Macron est allé à la rencontre des élus locaux, mais sans rencontre et échange avec la population, il n'y a pas eu la possibilité de substitution de passions gaies.

L'élite a une idée de l'être humain basée sur les grands nombres dans un contexte de la dialectique de la peur et ne pense pas les individus comme uniques et irréductibles. Nous pouvons dépasser certaines inégalités de naissance, mais pas celles des inégalités de destin. Les citoyens sont appelés à agir, grâce à la conscience du bien commun, mais les partis, les syndicats, les associations, etc. sont des lieux de lien en souffrance. Comment la colère peut-elle alors s'exprimer ? De plus, les gilets jaunes n'ont pas réussi à établir un leader qui aurait pu catalyser et incarner le mouvement. Et il faut noter le sentiment d'une classe moyenne qui se ressent déconsidérée.

L'aide apportée aux citoyens en difficulté s'effectue dans une logique de charité alors que les biens essentiels sont aussi des choses immatérielles comme la culture, l'environnement, les livres. Le peuple vit dans une crainte économique et sociale. Denis Kessler nous a indiqué dans un discours en 2008 que le programme du Conseil

Nationale de la Résistance a été liquidé par le transfert d'une large partie de la Sécurité Sociale aux Mutuelles privées.

Le maillage de services publics, fortement demandé par les gilets jaunes, a été réduit à un bureau (ouvert le plus souvent dans le bureau de poste), sans véritable objet et sans grands moyens. Seuls sont reconnus les plus démunis, par exemple, avec le chèque-énergie.

Les élites sont confrontées aux perdants de la mondialisation. Les pertes concernent le travail, le statut social, mais aussi la capacité de transmettre à ses enfants. Nous assistons à une crise des civilisations relatée dans des livres apocalyptiques qui font la part belle au déclinisme, au racialisme ou encore au décolonialisme. La peur du futur sous-tend ces nouvelles théories. L'écologie pourrait être une passion gaie pour les jeunes, mais elle se heurte à l'accusation des vieux et à un certain dogmatisme écologique incarnée par Greta Thunberg. A contrario, Jean-Marc Jancovici ouvre une voie plus raisonnée. Céline Pina remarque à ce propos que les rapports du GIEC ne sont pas assez pédagogiques pour être largement partagés.

Le monde politique est en crise. La peur est une arme politique puissante pour des partis populistes dans un contexte où n'apparaît pas des propositions réelles. L'heuristique de la peur est dangereuse.

La montée de l'abstention est aussi une bonne nouvelle pour les élites politiques puisque la clientèle sur laquelle se joue les élections est plus restreinte et donc plus aisée à choyer et capturer. Une des causes de l'abstention est l'échec du modèle d'intégration qui conduit au communautarisme. Marcel Gauchet montre comment Emmanuel Macron parle et agit comme un populiste. Au début de la pandémie, le discours est lénifiant. Puis survient la pandémie en Italie et nous n'avons plus de masques ! La gestion par la peur est advenue par manque de réalisme. La transmission du virus est incertaine et peut prendre du temps. Le vrai risque est celui de ces jeunes qui ont un vocabulaire trop pauvre (3 à 400 mots). Le seul moyen de respecter les personnes est d'être exigeant.

La mise en avant de valeurs morales en politique devient un obstacle à un dialogue respectueux. Y compris à l'université, pour diaboliser l'autre. Il y a une différenciation entre la tolérance qui peut être une mise de côté et le respect qui suppose que l'autre est mon égal.

Une question sous-jacente est celle de notre positionnement par rapport à la République et à la Loi. La loi est souveraine et verticale, ce qui est différent de la norme (la règle en Europe) qui est horizontale et qui change au gré des lobbys et des intérêts des élites, de ceux qui font la norme. Une différenciation existe entre la norme suzeraine et la loi souveraine Avec une possibilité de transcendance de cette dernière. Si nous voulons aller vers l'exigence, nous devons préférer la Loi et le réinvestissement de son champ qui s'impose à tous.

Novembre 2021

DÉRAISONS MODERNES, NOUVELLE RAISON



Perrine SIMON-NAHUM

En novembre 2021, FM&S a reçu au 18H30 Pile! Perrine Simon-Nahum, philosophe, auteur, une femme engagée. Docteur en Histoire de l'EHESS et Directrice de recherches au CNRS, elle est également Professeure attachée au département de Philosophie de l'École Normale Supérieure, spécialiste de Philosophie française et contemporaine. De plus, elle est Directrice de collection aux éditions Odile Jacob.

C'est à propos de son dernier ouvrage, « Les déraisons modernes » publié aux éditions de l'Observatoire, que Perrine Simon-Nahum introduit le dialogue en posant que le sens qu'elle a en partage avec la franc-maçonnerie est un engagement profane, au-delà d'être la fille de Pierre Simon. C'est ce qui la conduit à nous poser une question : comment comprendre notre relation au monde et à la cité d'une manière qui nous permette d'y intervenir.

Le maçon, dit-elle, lit le monde à travers le symbolisme à plusieurs niveaux dans la Loge. Or l'idée centrale de son livre est qu'aujourd'hui nous souffrons de la polarisation de deux types de discours. Ils ont en commun une lecture monolithique et une causalité unique pour expliquer les trajectoires individuelles et l'avenir de l'humanité. Ainsi, deux principaux discours ont envahi notre espace public : celui des pensées de l'effondrement qui nous prédisent la fin du monde, l'extinction de l'espèce humaine et celui des pensées de l'identité qui assignent les individus à leur héritage historique ou biologique.

Pour les pensées de l'effondrement, la déraison est apocalyptique. La catastrophe est inéluctable du fait de l'atteinte au climat et à l'environnement que fait subir l'homme. Ce courant collapsologiste peut nous conduire à l'immobilisme et à cesser nos activités économiques, techniques ou scientifiques. Dans le meilleur des cas, cela conduit à l'inaction, dans le pire à la libération de nos instincts primaires comme l'a illustré Pierre-Henri Castel dans sa fable « Le mal qui vient ».

Les pensées de l'identité nous engluent dans le passé avec un déterminisme implacable. Hommes et femmes descendants de populations marginalisées par

l'histoire sous un système de domination capitaliste, masculine et coloniale sont les sacrifiés de l'histoire. Nous nous trouvons assignés à des identités qui conduisent à des comportements. Les déterminismes se surajoutent grâce à l'intersectionnalité et au féminisme écologique et radical. Tout cela fait obstacle au faire société et à l'épanouissement des individus. La guerre des identités en est le moteur.

La lutte peut s'effectuer en analysant le fond. Hans Jonas est une référence pour les collapsologues. Il indique que ne pouvant maîtriser le progrès technique, nous allons renoncer à agir par précaution pour les générations futures. C'est une responsabilité infinie et écrasante. Cette pensée gnostique, tout comme celle des maçons, qui est une lecture de l'histoire, nous mène à une forme d'avertissement pour qu'elle ne se produise pas, au contraire des collapsologues et de leur porte-parole Pablo Servigne qui prédisent une catastrophe avec désintégration et réorganisation.

L'idéologie des identitaristes est un antihumanisme qui trouve à se nourrir d'une philosophie de la déconstruction. L'individu ne peut pas agir en tant qu'individu historique, il est assigné à un sexe ou à un groupe historique. Pointer du doigt la philosophie et l'idéologie qui soutiennent ces courants permet, là aussi, de les réfuter. Des personnes comme Rachel Kahn réagissent en indiquant qu'elle n'appartient à personne, tout comme les maçons qui se réunissent librement en loge. Décoder cette idéologie est important au moment du débat de l'élection présidentielle pour éviter qu'elles mènent à la haine et à la violence.

La réponse à ces déraisons modernes peut être la philosophie de la relation dont le point de départ est l'homme situé dans l'histoire, qui est aussi au cœur de la démarche maçonnique. C'est dans l'ouverture de cette dimension historique et pluraliste que l'homme s'accomplit. Son moyen de subsistance, le travail, est son œuvre qui le dépassera et lui survivra, comme l'a indiqué Hanna Arendt, dans La condition de l'homme moderne, et que s'effectueront des rencontres et des collaborations avec ses semblables.

Nos engagements prendront forme dans le monde par des interactions proches ou plus lointaines avec nos semblables, à l'instar d'une cellule vivante. Les différentes situations de la vie seront des occasions pour témoigner de liens bien vivants avec les autres. Prendre soin de l'autre, l'amour pour ses proches, permettent de nous sentir vivants et de rendre ceux qui ont disparus à la vie.

Perrine Simon-Nahum affirme que nous devons nous engager vers un universalisme éthique à redéfinir loin des pensées différentielistes au plus petit commun dénominateur victimaire.

Conserver intact ce que l'individu a d'universel et de singulier en reconstituant les médiations et réaffirmer le pouvoir des institutions nous fera résister au nihilisme. La réponse est la philosophie de la relation. Chacun influe sur le cours de sa vie à travers ses choix, ce que nous dit essentiellement la démocratie. Se rassembler est difficile lorsque ce n'est pas contre un ennemi commun ou pour le partage d'un bien-être économique. Prendre conscience des incertitudes, des dilemmes, des imperfections dans nos engagements est nécessaires sur un plan non moral et fait la grandeur de

nos actions. La franc-maçonnerie est une de ces institutions où il est possible de le faire. Dans la Loge où le spirituel peut animer la politique, une relation peut s'exposer et s'imposer à l'extérieur sans porter atteinte au rituel. Cela passera par une évolution sans doute, une mixité. Perrine Simon-Nahum propose que soit mis prochainement à l'étude des loges la question de savoir comment l'on passe de la spiritualité au politique et au religieux.

Dans la prochaine livraison du Cahier du Chantier, en juin 2022, nous rendrons compte des 18H30 Pile! avec Edouard Habrant, avocat, Philippe Fossier, journaliste, Jean-Marc Israel, think tank européen, André Bellon, écrivain et philosophe.

L'ÉTHIQUE ET LA COLÈRE

par **Claude GARRIGUE**

Face à l'absolu de l'existence nous seront toujours en échec, c'est ce que m'a appris en définitive, cette période trouble du COVID où l'imprévisible est toujours possible, voire dominant. Sentiment d'absurde, qui met en échec toutes les hypothèses humaines, et donc pour nous, francs-maçons de toutes obédiences, met en échec notre démarche éthique.

Nous oublions dans cette histoire que les idées qui nous dirigent sont tout sauf dans une continuité. Celle-ci est faite d'avancée, de repli, d'un mouvement perpétuel de balancier. Le Moyen Âge a porté la divinité au-dessus de tout, la Renaissance dans son retour de balancier a mis l'homme au centre de tout. Le XVIIIe siècle a mis en avant un homme qui se pense lui-même. La société du XXe siècle un homme qui se pense au travers de la pensée technique. L'histoire nous montre un perpétuel renversement des idées et nous sommes, me semble-t-il, dans une période où nous vivons l'un de ces renversements.

Une publicité faite par le Ministère de la santé sur la vaccination, est révélateur de cette perte de l'entendement humain, où l'homme dans sa conscience doit trouver le chemin d'une vérité éthique. Cette publicité qui met en scène plusieurs interlocuteurs, dont certains sont pour la vaccination et d'autres sont contre, développe un échange où les personnes en présence n'arrivent pas à comprendre l'idée de l'autre, aboutit à une cacophonie et à une incompréhension. En fin de compte, le seul critère discriminant est la quantité de malades intégrant les urgences, qui huit cas sur dix ne sont pas vaccinés.

Notre société est à l'image de cette publicité, où se sont affrontés deux approches et selon la terminologie de Max Weber, on vu apparaître deux éthiques l'une dite de conviction et l'autre de responsabilité. Les tenants de l'éthique de conviction favorisant la liberté individuelle à tout prix, avec bien évidemment le déni que cela peut provoquer chez les autres atteint du COVID, rejetant d'ailleurs toute approche qui pourrait remettre en

cause cette même liberté, en prétextant des « fake news » de toute part. Dure période où l'exercice de la responsabilité envers tous, ne trouve aucun chemin. Défaillance de la raison humaine, lui préférant à toute chose les approches complotistes, le dénigrement de l'État, refusant que le principe de « responsabilité » soit mis en avant. D'ailleurs, on peut voir ce que donne l'absence d'état, nous pouvons l'observer par exemple au Brésil, où l'État défaillant dans une démarche absurde préfère la gestion humaine par le déni.

Bien sûr l'opposition de ces deux éthiques est insoluble. Il faut néanmoins reconnaître que même l'exercice de la responsabilité n'est pas exempt de tout reproche. Elle-même, dans une pratique de la durée, peut aboutir à l'anéantissement de toute liberté individuelle, et par là-même rend impossible toute éthique, car celle-ci est remplacée par l'autorité absolue.

Une éthique et un entendement humain mis en échec, lui préférant la raison froide des chiffres et des statistiques, même si je comprends parfaitement les raisons qui font qu'on doit se vacciner. Donc, une éthique mise en échec, où ne compte que le jugement individuel de chacun au détriment de la raison collective, un individu qui a perdu toute référence à ce sens. Cette perte du sens des autres, sonne pour moi comme l'effondrement de toute éthique quelle qu'elle soit, car cette dernière se justifie au travers d'une sémantique

opposant chaque personne prise individuellement et le monde qui l'entoure.

A y regarder de plus près, je me pose sérieusement la question, sommes-nous encore dans une société dite humaniste ? Hannah Arendt, dans son ouvrage Condition de l'homme moderne, nous le dit à sa manière. Elle perçoit dans la société moderne, un glissement sémantique entre ce qu'elle nomme « la Vita contemplativa », une conscience tournée vers nous-même, et « la Vita activa », où la conscience se tourne vers l'activité technique du monde, où dans cette dernière l'humain n'investit plus sa propre conscience et lui préfère le mécanisme de la technique. Une conscience enfermée dans ce qu'elle appelle le processus, qui ne donne plus à réfléchir et qui enferme l'homme dans une conscience étroite. Il ne faut pas s'étonner que, de nos jours, l'homme s'effraye de l'évolution du numérique et des algorithmes, parce que ce dernier a oublié de se retourner sur lui-même, vers une conscience qui se réfléchit lui-même, et pensant qu'au-delà de cette pensée enfermée dans ses processus, point d'espoir.

Si mes propos prennent la forme négative ce n'est point pour affirmer l'impossibilité d'une éthique, mais ils expriment une colère enfouie en moi qui refuse de rejeter aux oubliettes de l'histoire une pensée qui lui a tant apporté. L'humanisme de nos jours est mis à dure épreuve. Toute éthique,

quelle qu'elle soit, s'ancre nécessairement dans une ontologie de l'être, et cette dernière est malheureusement mise à dure épreuve de nos jours. Ce que j'essaye de dire, c'est que l'éthique d'un fondamentaliste religieux, l'éthique d'un fondamentaliste écologiste, l'éthique d'un scientifique matérialiste, se justifie par l'ancrage de sa pensée dans son domaine particulier. La doctrine humaniste qui consiste à mettre l'homme au centre de toutes les préoccupations, semble de moins en moins pertinente à nos contemporains, où à l'universalisme de cette dernière lui est préféré le repliement identitaire.

Comment alors reconstruire une éthique humaniste ? Comment redonner force à cette philosophie ? Comment sortir de cette contradiction sociale, où l'hyper individualisation forcenée rejette toute dimension de l'autre, tout en rejetant toute philosophie centrée sur l'humain et donc forcément universaliste ? Vous l'aurez donc bien compris, le monde dans lequel nous vivons vit une véritable déraison, une véritable absurdité dans le sens qu'elle donne à l'existence, en opposant l'égoïsme individuel à l'universalisme qui place l'individu au centre de toute approche ontologique. Attitude proprement schizophrène qui veut une chose en rejetant ce qui la fonde.

Pour donner tout de même une note d'espérance, il faut placer notre confiance dans la réflexion et l'introspection à la fois individuelle et collective des maçons entre eux. Réflexion qu'ils effectuent au sein des loges, car elles retranchent l'humain du monde dans lequel il se trouve, pour le positionner dans un espace dit sacré. Je rappelle que l'étymologie du mot sacré est : « sacer » ce qui a pour sens de ce qui est séparé. Ce retranchement du monde, au travers d'une symbolique qui lui est particulière, permet à l'homme et à la femme de se ressaisir humainement. Au travers de ce que nous donne à voir le monde, au travers essentiellement des médias, on a le fâcheux sentiment de vivre à côté d'un tas d'immondices. Cette vision, j'en suis convaincu, n'est qu'une apparence. Le monde nous donne à voir que ceux qui ne marchent mal, nous montre l'échec permanent de nos civilisations. En définitive, au-delà des évolutions scientifiques et technique, l'homme et la femme ne doivent trouver leur force que dans leur conscience propre, dans une démarche introspective, ce que Hannah Arendt appelle « la Vita contemplativa », et là seulement il trouvera le sens d'une éthique purement humaine, dépourvue de toute contingence technique, religieuse et philosophique.



**FEUX DE LA RAMPE, TALENT, CÉLÉBRITÉ,
PENSER, PLEURER, RIRE.
EN FRATERNITÉ.**

Ciné cinoche cinéma



vu par Michèle GAUTARD

Notturmo, un film documentaire de Gianfranco Rosi

Tourné aux frontières de la Syrie, du Liban, du Kurdistan et de l'Irak, ce documentaire tente de nous parler de toutes ces guerres, en faisant de ces divers espaces un no man's land aux contours incertains.

Ce parti pris cinématographique entretient une singulière distance avec ces lieux de guerre, mais aussi avec ceux qui combattent et survivent au quotidien dans ces zones de conflits. Un parti pris esthétique où la beauté des prises de vues semble étrangement primer sur le tragique du contenu.

Qui sont ces protagonistes qui ont accepté de se laisser ainsi filmer dans leur quotidien, dépeints telle une matière silencieuse dans leur intimité et leur douleur distillées tout au long d'un montage ? On en saura peu. Tous resteront des ombres

impersonnelles qui finiront par devenir des « personnages » dans une déconcertante mise en scène. Un dispositif créatif provoquant un certain malaise en pareil contexte. Et pourtant, dès les premiers plans on est porté par la beauté de l'image, des cadrages et par toute cette poésie qui les incarne dans l'habillage d'un esthétisme magistralement orchestré. Non, ce n'est pas une fiction. Nous sommes bien au cœur du réel, des guerres et de la souffrance humaine. Celle de tous ces peuples qui luttent contre les monstres de Daesh, leur barbarie et tous ceux qui ont pris leur destin en otage.

Les frontières se diluent. Un faux-semblant. Un réel à la lisière du fictionnel. Un enchevêtrement de plans où chacun semble conçu comme une œuvre picturale. Un traitement qui pose question. Une ambiguïté cinématographique qui interpelle jusqu'à « l'éthique ».

Demeurent néanmoins quelques scènes d'une incroyable force qui nous renvoient pleinement au réel sans artifice. L'une d'elle concerne

les terribles témoignages d'enfants qui commentent leurs propres dessins. Des reproductions mémorielles représentant les actes assassins de Daesh et toutes leurs monstruosité qui hantent les souvenirs de toutes ces enfances anéanties par la barbarie. Ces enfants, interrogés par leur institutrice dans un tête-à-tête qui glace, racontent ce que chacun a subi ou ce dont il a été témoin. C'est dans ce troublant et épouvantable paradoxe que l'on retrouve l'authenticité du réel propre au documentaire.

L'autre moment fort concerne cette immersion dans un hôpital psychiatrique où des patients sont sélectionnés pour jouer une pièce de théâtre. Un acte thérapeutique où chaque rôle est spécifiquement écrit pour chaque « cas ». Des voix en errance qui sur scène évoquent le destin et l'histoire tragiques de leur pays.

On ne saura rien d'eux. Mais c'est dans la véracité de ces textes que chaque protagoniste va tenter d'affronter sa propre histoire sans jamais nous la raconter. Les gros plans sur leurs visages s'efforceront de dire l'essentiel de ce qui les concerne.

Malgré ces moments d'une grande intensité, demeure une troublante impression en son ensemble.

Memoria, un film de **Apichatpong Weerasethakul**

Tout commence par un long plan fixe silencieux. Une silhouette endormie se détache d'une pénombre. Un bruit sec, bref, mais puissant, brise ce silence. Une détonation... Un « bang ».

Une femme se réveille. Commence alors son errance à mi-chemin du sommeil et de l'éveil dans cette ville de Bogota où elle est de passage. Au premier abord, ce son ressemble à un acouphène. Il apparaît par intermittence. Cette interférence l'interpelle, la déstabilise, semble la faire souffrir.

Cette femme, Jessica, merveilleusement interprétée par Tilda Swinton, va aller à la rencontre de personnes qui pourraient l'aider à identifier la nature de ce « bang ». Au fil de cette traversée, une distance se crée entre Jessica et le monde qui l'entoure ; un décalage temporel. Ce « bang » serait-il un son désynchronisé qui l'entraînerait hors champ du réel ?

Sa première rencontre la conduit auprès d'un ingénieur du son dans un studio d'enregistrement et de mixage. Ensemble, ils vont disséquer ce son insolite que Jessica va tenter de lui décrire. Prendre le temps d'écouter, de fragmenter, de reconstituer, pour s'approcher au plus près de ce son. En

obtenir une copie audio, comme s'il s'agissait d'un miroir sonore.

Prendre ce temps cinématographique. Un magnifique hommage à tout ce travail autour du son qui habituellement joue les seconds rôles face à l'image. Cette fois, la

bande son est un personnage à part entière sans qui le film ne pourrait

Cet ingénieur du son s'appelle Hernan. Il est aussi musicien. Son groupe porte un nom mystérieux : Depth of delusion . Mais lui, est-il réel ? Lorsqu'il aura accompli ce qu'il devait transmettre à Jessica, il va disparaître. Elle aura beau le chercher ou aller écouter ce groupe de musiciens, ce passeur de son s'est évaporé. Est-il retourné vers ce « Bang » dont il semblait être l'un des messagers ?

Connaître l'origine de ce mal qui l'assaille, serait-ce s'approcher de l'origine du monde ? Ce « bang » serait-il l'écho du « Big Bang » ? Au fil de ses pas et de ses rencontres, Jessica semble remonter ces temps immémoriaux dont les mémoires qui les ont jalonnés ont laissé des traces éternelles.

Elle va franchir une nouvelle étape de sa quête, lorsqu'elle va se retrouver hors de la ville, en immersion avec la nature luxuriante de la Colombie, qui n'est pas sans rappeler la Thaïlande natale du cinéaste. Et c'est au cœur de cette nature tropicale, qu'elle va rencontrer un homme qui s'appelle... Hernan ; se

retrouvant ainsi dans un autre temps décalé, où celui dont elle avait perdu la trace, réapparaît autrement. Il n'a plus 30 ans, mais autour de la cinquantaine.

Si ces « deux passeurs » semblent ne faire qu'un dans cette traversée transcendée du temps, cette rencontre avec le « second Hernan » est la plus belle du film. C'est lui qui va transformer le « bang » de Jessica en une incarnation sensorielle, en harmonie avec la nature et les éléments où la mémoire de l'humanité est préservée. Une plongée dans un grand « Tout » où les matières vivantes et leurs mémoires universelles paraissent reliées.

Jessica va suivre ce « nouveau guide », qui tel un alchimiste va transformer les sons en mémoire. Ensemble, ils vont pénétrer un peu plus profondément les mystères des mémoires disparues, saisissant au passage leurs souffrances.

Disparaître comme le jeune Hernan, comme tous ceux que les régimes totalitaires effacent de cette terre. Les troupes militaires sont présentes dans ce film ; quelques plans distillés au cours du montage pour... mémoire. Des présences silencieuses, mais bien réelles.

D'une histoire l'autre, que lui raconte Hernan, Jessica finit par lui demander de lui montrer le « visage » du sommeil. Elle souhaiterait le voir dormir pour tenter d'entrevoir cette lisière ; ce passage de l'éveil au sommeil, de la conscience éveillée au rêve ; à laisser

un temps la vie en suspens pour s'approcher au plus près de la mort.

Hernan va s'allonger à même la terre et s'endormir les yeux grands ouverts. Un plan fixe s'attarde sur ce regard figé vers un insaisissable horizon ; à faire d'Hernan un mort le temps d'une courte absence. Imperceptibles frontières. Et s'il n'y en avait pas ! Hernan dira d'ailleurs à Jessica « *Je suis le disque dur, tu es l'antenne.* »

Ce voyage sensoriel tisse les lignes d'une partition mémorielle comme un « conte » philosophique d'une incroyable beauté poétique. Un voyage au cours duquel Jessica fait une autre rencontre ; celle d'une archéologue française, interprétée par Jeanne Balibar, qui travaille sur des ossements millénaires.

Le temps est là, autrement, dans la découverte de ces vestiges humains qu'elle exhume de la poussière. Cette archéologue va faire visiter son laboratoire à Jessica où elle va lui montrer le crâne d'une jeune fille qui a une particularité qui interpelle ; l'un de ses côtés possède un trou. Une ouverture ? Une brèche ? Ce mystérieux orifice serait-il le « trou des mémoires » ; un lieu de passage par lequel elles passent ou s'échappent ?

Le « bang » qui envahit le crâne de Jessica serait-il passé par ce trou millénaire ? Cette ouverture vers l'infini relierait-elle les mondes visibles et invisibles ?

Memoria, Prix du Jury (ex aequo) du Festival de Cannes 2021, est une magnifique traversée. Une évocation de notre présence au monde. À nous conduire hors champ du visible où l'image n'a jamais eu autant besoin de sa bande son, où le montage raccorde les espaces et les fragments du temps, où l'acteur devient le passeur de toutes ces empreintes millénaires.

Domage que ce chef-d'œuvre glisse finalement vers une issue proche de la science-fiction, s'éloignant ainsi de ces ouvertures qu'offraient tout au long du film cette traversée philosophique et poétique.

Cour, jardin



I was sitting on my patio this guy appeared I thought I was hallucinating

Texte, conception, mise en scène Robert Wilson
 Co-mise en scène Lucinda Childs
 Metteur en scène associé Charles Chemin

Une pièce en deux actes, successivement interprétée par Christopher Nell et Julie Shanahan en anglais (avec surtitres)

Théâtre de la Ville - Espace Cardin (20 septembre - 23 octobre 2021)
 Une re-création du théâtre de la ville - Paris en partenariat avec le Festival d'Automne (Paris)



1977 - 2021 n'est pas une épitaphe, mais les années qui séparent les deux mises en scène de cette pièce qui fut créée en 1977 par Robert Wilson et qu'il interpréta à cette époque en duo avec Lucinda Childs.

Cette reprise ou plutôt cette « re-mise » en scène, après quatre décennies, s'inscrit dans la continuité d'un travail de création expérimental, à partir duquel s'est forgée l'œuvre de cet artiste international d'avant-garde qu'est Robert Wilson.

Le travail de recherche artistique de ce metteur en scène américain, également plasticien, cinéaste, scénographe, a fait des scènes du monde un espace innovant où la lumière a une place prépondérante. Il a su comme personne allier les arts visuels, la chorégraphie, la musique et le texte dans une alchimie où les corps, en symbiose avec les matières « organiques » de tous ces arts qui les alimentent, se réinventent.

Cette « nouvelle » création nous entraîne dans le mouvement vertigineux d'un dédoublement des personnages, qui tour à tour dans l'enchaînement d'un « même » monologue, jouent deux partitions distinctes pourtant porteuses des mêmes notes.

Un « solo/duo » en noir et blanc divise la pièce en deux parties. Un homme seul sur scène, élégamment vêtu de noir, ouvre la voie. Après un flux de paroles sibyllines, il quitte la scène. Une femme, habillée d'une robe du soir blanche, prend le relais et s'empare à son tour de ces mots singuliers.

Mais il suffit d'un détail, d'un infime mouvement, d'une intonation, d'un effet de lumière pour que l'on s'interroge et peut-être se méprenne. Est-ce bien le même texte ? Des traces parcellaires, laissées par la voix de l'homme, renvoient pourtant à des mots entendus.

Effets sonores hallucinatoires ? Faux-semblants de jeux de miroirs ? Cette voix féminine ressemble soudainement à une bande son que ses cordes vocales auraient rembobinée avant de nous offrir cette nouvelle écoute.

Ce double jeu va transformer peu à peu l'espace scénique et par ricochet notre façon de l'appréhender.

Cette performance serait-elle une exploration sémantique, une exhortation à sonder l'être et sa façon de voir et d'entendre, ou serait-ce une invitation à entrevoir différemment ce troisième personnage dont parlent successivement l'homme et la femme ? Mais qui est-il ?

Il n'est jamais nommé. Il est « this guy ». Omniprésent, il n'apparaît pourtant pas sur scène. Il est celui dont on parle. Il est une voix hors champ que l'on entend, mais dont la vision incarnée demeure un mystère. Il est la sonnerie de ce téléphone vintage auquel répondent l'homme, puis la femme. C'est d'ailleurs cette même sonnerie qui accueille le public au moment où il s'installe dans la salle et sonne sans discontinuer jusqu'au lever de rideau.

Sans que nous le sachions, « this guy » est déjà là. Là pour nous accueillir. Là avant tout le monde. Avant cet homme. Avant cette femme.

« This guy » est celui qui fait lien. Celui qui redonne vie et énergie aux deux protagonistes. Celui qui les hante aussi.

Tel un marionnettiste, il semble animer ces deux corps dans une chorégraphie d'une précision mécanique, parfaitement orchestrée, dans un décor épuré. Un décor dont les objets demeurent communs aux deux parties : le téléphone vintage posé sur une tablette en bordure de scène, un sofa métallique au design d'une rigueur géométrique, une flûte à champagne et des images en noir et blanc d'animaux diffusées en continu par un vieux téléviseur suspendu.

Ces objets vont être perçus différemment, selon l'espace scénique occupé par l'homme, puis par la femme. Un autre décor, celui-ci en mouvement, et propre à chacun des protagonistes, va donner à ce décor « statique » une impression de métamorphose. Ce dispositif scénographique est fait de jeux de lumières et d'images. Des panneaux lumineux aux couleurs contrastées, aux nuances changeantes et à l'intensité subtilement variante. Ces effets sont associés à des images cinématographiques, projetées en fond de scène et propres à chaque protagoniste.

Mais si ces deux personnages évoluent dans une atmosphère en apparence différente, leurs visages sont porteurs d'un même masque. Une couleur blafarde les recouvre, à l'instar des pierrots. Une blancheur spectrale qui gomme les lisières, à faire de ces deux corps un no man's land où la vie et la mort semblent cohabiter.

Une même phrase prononcée par l'homme, puis par la femme, confirmerait-elle cette singulière cohabitation ? « Un homme mourant pourrait-il vous aider ? »

« This guy » est-il lui aussi concerné par ces mots ? Lui dont on ne sait rien.

Serait-il un fantôme ? Un désir ? Une hallucination ? Le néant ? La mort ? Les mystères animent ceux, qui sur ces « deux » scènes, les recherchent dans une déconcertante intemporalité illusoire.

Un défi créé et relevé par Robert Wilson lui-même ; lui qui interpréta autrefois cette pièce et qui quarante ans plus tard entremêle une nouvelle fois les fils du temps. Un temps suspendu. Un temps qu'il dissèque en y incluant une dimension temporelle nouvelle qui s'inscrit cette fois dans son propre réel.

Mais que raconte véritablement cette pièce ?

Ce n'est visiblement pas ce qui intéresse Robert Wilson car comme l'indique Charles Chemin, en évoquant le travail de l'artiste, « *Cette pièce ouvre un nouveau champ*

d'expérimentation dans son travail, mais il creuse aussi plus fortement ce même sillon d'une abstraction subjective, déroutante, aux images et paroles marquantes et porteuses de sens malgré elles, (...) volonté de faire du théâtre à partir des pensées mystérieuses qui hantent tout un chacun, en laissant la place au spectateur pour vivre son propre rêve éveillé. »

Insaisissable traversée d'un espace clos, ouvert sur un « rêve éveillé ». Un espace dans lequel les mots glissent, se répètent, rebondissent, provoquent des hurlements dans des corps en mouvement. Des mots comme des projectiles, sortis de voix qui s'interrogent. Ils sont là, au-delà du sens qui pourrait les relier. Des mots comme des fragments en errance dans une mise en scène qui devient une mise en abyme où le réel et l'illusion paraissent singulièrement liés.

Robert Wilson nous entraîne dans un art extrême à la beauté vertigineuse. Un art qui semble raccorder les temps, les corps, les sexes, la lumière, l'image, les mots et leur écho. Une partition portée par une discrète musique (Bach, Schubert, Lully, Galasso). Un alliage au sein duquel les mystères s'opacifient, en ouvrant cependant des brèches qui pourraient peut-être nous éclairer si l'on acceptait d'apprendre à voir autrement.

Cette quête exploratoire pourrait aussi parler de nous, de ce mystère qui nous habite et que nous sommes. Le mystère d'être là, en ce monde, telle une énigme comme l'est « this guy ».

Les mystères donnent parfois des forces inattendues, là où ils semblent avoir été créés pour les ôter.

Bouquin book



Bazile Charras

Coup de cœur : **Présents antérieurs**, Ed. Cent mille milliards

Jean-Philippe MOINET, journaliste, chroniqueur et fondateur de la revue Civique, aborde la question du temps qui vient, qui va, qui passe, qui construit des souvenirs et la vie. À partir d'une clé oubliée dans un tiroir, le temps défile avec son cortège de joies, de peines, de colères ou de conflits jamais vraiment oubliés. Nous sommes entraînés d'une maison du Nord aux rives d'Oran, lieu natal inconnu qui hante une vie, puis dans les brumes de la Somme et dans les éclats de Buenos Ayres tout en parcourant salles de rédaction et plateaux de télé. Et de rejoindre une abbaye.

Moinet se met-il en scène ou est-ce de la pure fiction ? Ou les deux entremêlés comme les souvenirs jetés dans un vieux tiroir ? Un parcours qui ne peut laisser insensible, conté de façon leste, fluide et dense. Avec émotion.

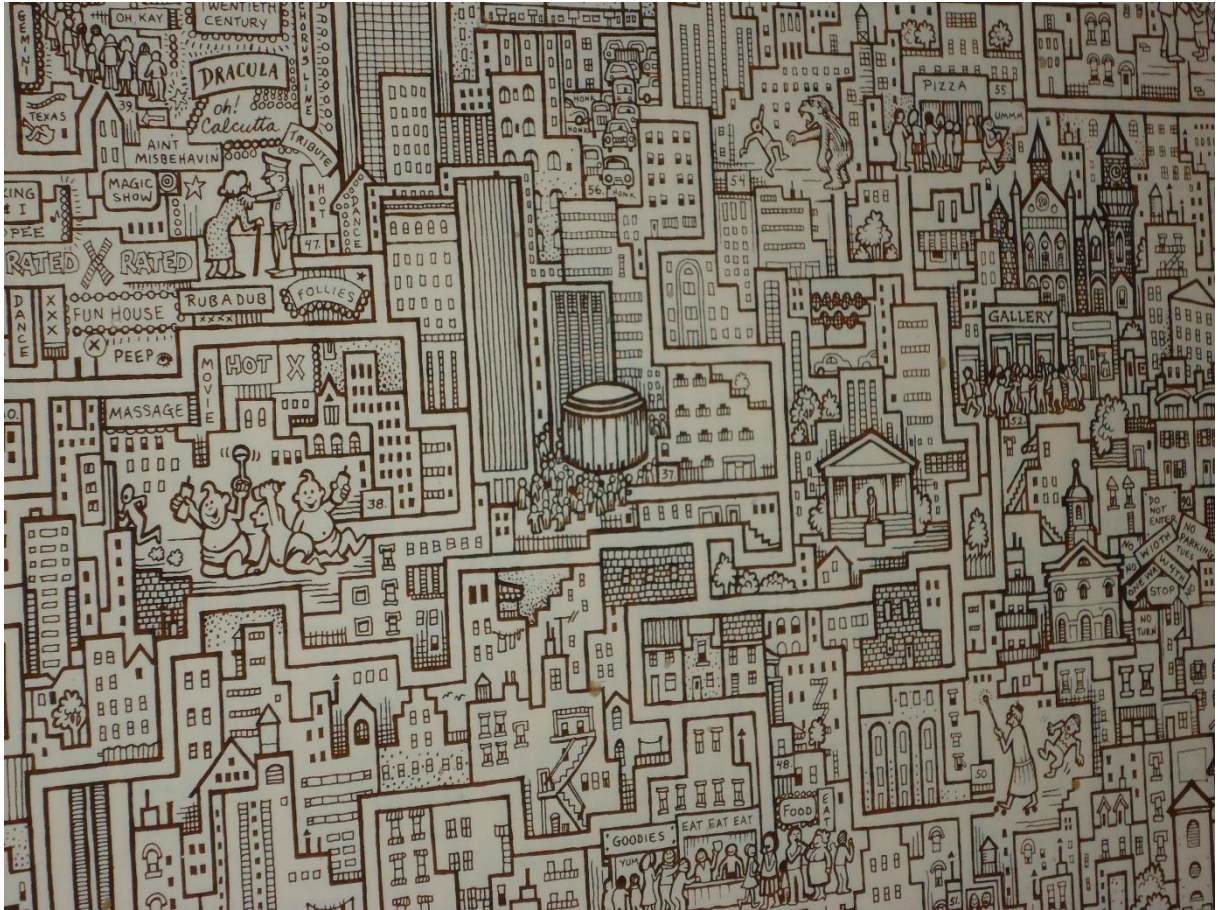
Un petit livre à lire tranquillement. Attentivement !

À LIRE

Rituels du monde – Anne-Sylvie MALBRANCKE – Ed. Dépayage – Anthropologue, exploratrice, l'auteur raconte les rituels qu'elle a découvert de l'Inde à l'Afrique. Une aventure. Une réflexion originale.

Les livres de Jakob – Olga TOKARCZUK - Ed. Noir sur Blanc – Sept frontières, cinq langues, trois grandes religions et d'autres moindres. Conjectures et imagination. Jakob Franck a traversé l'Europe des Lumières comme une mèche allumée. Prix Nike (Goncourt polonais).

Le Séminaire : s'orienter dans la pensée, s'orienter dans l'existence (2004-2007) – Alain Badiou – Ed. Fayard – La question de notre monde de la désorientation et de la nécessité de repérer des appuis pour s'orienter vers des vérités neuves articule ce Séminaire. À lire sans a priori.



AGENDA

Mardi 22 mars, 20 h
DÎNER HOMMAGE



Bernard de BOSSON, ancien Président de Warner Music,
ancien TRGM de la GLTSO.
Interviewé par Eric JEANJEAN, journaliste-animateur RTL

18H30 Pile !

Mardi 19 avril

Jean-Marc ISRAEL, Unité européenne, questions stratégiques

18H30 Pile !

Lundi 2 mai

André BELLON, ancien Député

Soirée musicale FM&S

Mardi 7 juin, 20 h

De Mozart à Armstrong

Assemblée générale et Grand Dîner annuel

Mardi 27 septembre, 18h et 20h30

Information et Inscription : contactfms@yahoo.fr





ADHEREZ à FRANC-MAÇONNERIE & SOCIÉTÉ

- Réduction sur tous les frais de participation
- Informations prioritaires
- Invitations privilèges

Demandez votre adhésion à : contactfms@yahoo.fr

**PROCHAIN NUMERO DU CAHIER DU CHANTIER :
30 JUIN 2022**

INFORMATION : contactfms@yahoo.fr

Ont participé à ce Numéro 3 du Cahier du Chantier :
Bazile Charras, Yves Bomati, Philippe Gabiot, Claude Garrigue, Michèle Gautard, Bernard Ollagnier.
Photos : StockPhotos, B O, Hannah Assouline, Céline Nieszawer.

Président FM&S, Directeur de la publication Bernard OLLAGNIER

Abonnement / 4 numéros par an : 20 €. Membres de FM&S : 10€.



FRANC-MAÇONNERIE & SOCIÉTÉ